

RICHARD DAVID PRECHT

L'ART DE NE PAS ÊTRE UN ÉGOÏSTE

Pour une éthique responsable

*Traduit de l'allemand
par Pierre Desbusses*

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Titre original :

DIE KUNST, KEIN EGOIST ZU SEIN

Warum wir gerne gut sein wollen und was uns davon abhält

publié par Goldmann Verlag, une division de Verlagsgruppe
Random House GmbH, München.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site internet :
www.belfond.fr

ou envoyer vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Et, pour le Canada,
à Interforum Canada Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

ISBN : 978-2-7144-5115-6

© Wilhelm Goldmann Verlag, München, in der Verlagsgruppe
Random House GmbH 2010. Tous droits réservés.

Et pour la traduction française

© Belfond, un département de



, 2012.

L'homme est bon, seuls les gens sont des canailles.

Johann Nepomuk NESTROY

INTRODUCTION

Lorsqu'il écrivit en 1976 un livre intitulé *L'Art d'être égoïste*, le journaliste et réalisateur autrichien Josef Kirschner n'imaginait pas à quel point la réalité sociale allait le rattraper, trente-cinq ans plus tard. À l'époque, Kirschner pensait que notre société était malade parce que la plupart des gens faisaient preuve de trop d'adaptation et oubliaient ainsi de suivre la voie¹ qui était la leur. « Nous allons présenter sans détour ces faiblesses qui nous empêchent de nous réaliser nous-mêmes », annonçait la quatrième de couverture. Au lieu de toujours chercher l'amour, les compliments et la reconnaissance, nous devrions plutôt oser nous imposer, sans prendre trop de gants, et nous libérer de l'opinion des autres. Mieux vaut un égoïste couronné de succès qu'un conformiste introverti, tel était le joyeux message.

Aujourd'hui, ce sont d'autres soucis qui nous préoccupent. L'idée d'épanouissement personnel n'est plus un rêve lointain mais un souci quotidien. Dans l'exigence d'être différents, nous sommes finalement tous égaux. Mais le mot « égoïsme » a perdu son charme interdit. Les « faiblesses » que Kirschner voulait éliminer font aujourd'hui cruellement ressentir leur absence un peu partout : l'attention à l'autre, la pudeur, l'altruisme et la modestie. Les banquiers, qui ont été stigmatisés comme des « égoïstes », font figure aujourd'hui de responsables de la dernière crise financière. Les économistes et les hommes politiques se mettent à douter en public du bien-fondé d'un système économique reposant sur l'égoïsme et la désinvolture. Des conseillers en entreprise et des consultants donnent des cours aux managers pour les sensibiliser à un comportement plus coopératif. Un

nombre incalculable d'orateurs de tous poils se font payer très cher pour déplorer la perte des valeurs. Il n'y a guère d'émissions où l'on ne vante pas plus ou moins ouvertement une « nouvelle morale ». Tout laisse à penser que l'art de ne pas être égoïste a aujourd'hui le vent en poupe.

En appeler à une morale nouvelle n'est pas un exercice très difficile. Et cela a de nombreux avantages. Cela ne coûte rien et donne en plus une bonne image de soi. Mais, même s'il est effectivement nécessaire de porter un regard nouveau sur la morale à une époque de globalisation – une morale faisant suite à la fin de la concurrence entre socialisme et capitalisme, une morale en résonance avec le changement climatique, avec les risques de l'industrialisation et les catastrophes écologiques, une morale de la société d'information et de la multiculturalité, une morale de la répartition globale et de la guerre juste –, nous semblons ne pas savoir grand-chose sur le fonctionnement moral des individus.

Nous allons tenter ici de répondre à ces questions. Que savons-nous aujourd'hui de la nature morale de l'individu ? Quel rapport existe-t-il entre la morale et l'appréhension que nous avons de nous-mêmes ? Quand agissons-nous ou non de façon morale ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous bons, alors que nous aimerions tous l'être, au fond ? Et que pourrions-nous changer dans notre société pour la rendre « meilleure » à long terme ?

Qu'est-ce en fait que la morale ?

C'est la façon de vivre ensemble. Qui juge de façon morale divise le monde en deux parties : ce qu'il apprécie et ce qu'il déprécie. Tous les jours, et même parfois toutes les heures, nous jugeons les choses selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises, acceptables ou inacceptables. En ce qui concerne le contenu de ce qui est censé être moralement bon, il est étonnant de voir que la plupart des gens sont presque tous d'accord. Ce qui prime, ce sont les valeurs d'honnêteté, de franchise, d'amitié, de fidélité, de loyauté, d'attention aux autres et d'altruisme, d'empathie et de miséricorde, d'amabilité, de politesse et de respect, de courage et de citoyenneté. Tout cela est bon d'une certaine façon. Pourtant il n'existe pas de définition absolue de ce qui est bon. Être courageux est une qualité – mais pas dans tous les cas. La loyauté honore celui qui est loyal – mais pas dans tous les cas. Et l'hon-

nêteté à tout crin ne mène pas forcément au paradis et peut engendrer bon nombre de désagréments.

Pour comprendre ce qui est bien, il ne suffit pas de savoir ce que cela recouvre. Il faut plutôt essayer de comprendre notre nature complexe et souvent contradictoire. Mais qu'est-ce que « notre nature » ? Pour le philosophe écossais David Hume, il y a deux façons de voir les choses². D'un côté on peut étudier l'homme comme on étudie un atome. On se pose des questions sur ses « origines les plus secrètes et ses principes ». Ce travail est fait aujourd'hui par les neurologues, les biologistes de l'évolution, les comportementalistes et les sociopsychologues. La seconde perspective est comparable à celle d'un peintre qui montre « la grâce et la beauté » des actions humaines. C'est la mission des théologiens et des philosophes de la morale. Mais, de la même façon qu'un bon peintre doit avoir étudié l'anatomie de l'homme, le philosophe doit aujourd'hui se plonger aussi dans les études esquissées par les neurologues, les biologistes de l'évolution, les comportementalistes et les sociopsychologues. En effet, l'étude de notre nature ne devrait pas seulement nous renseigner sur nos bonnes intentions. Elle devrait aussi nous dire pourquoi nous en faisons souvent si peu cas. Et peut-être même nous indiquer ce que l'on pourrait faire pour y remédier.

Dire ce qu'est l'homme « par nature » n'est pas chose facile. Toute explication se pare des habits de l'époque dans laquelle vit le tailleur de ces idées. Pour un penseur du Moyen Âge comme saint Thomas d'Aquin, la *natura humana* était l'esprit insufflé par Dieu. Si nous savons ce que sont le bien et le mal, c'est parce que Dieu nous a accordé un tribunal intérieur : la conscience. Au XVIII^e siècle, le tribunal a changé d'origine. Ce qui était jusque-là du ressort de Dieu est devenu pour les philosophes des Lumières une capacité de notre raison. C'est notre raison qui nous donnerait des renseignements fiables pour savoir quels principes et quels comportements sont bons ou mauvais. Si l'on considère maintenant le point de vue de nombreux scientifiques contemporains, on s'aperçoit que la « conscience » n'est ni une affaire de Dieu ni une affaire de raison, mais un amalgame d'instincts sociaux remontant biologiquement à la nuit des temps.

Tout se passe aujourd'hui comme si la morale était de plus en plus du ressort de la biologie. Et la théorie qui prévaut et qui a le plus de succès – trop de succès, peut-être – est celle qui dit

ce que proclamait dès 1975 le biologiste de l'évolution Edward O. Wilson : il faudrait provisoirement enlever l'éthique aux philosophes pour la « biologiser »³. Effectivement, ceux qui, sur ce sujet, mènent aujourd'hui le bal à la télévision, dans les journaux et les magazines de toutes sortes, ce sont bien les scientifiques. Naturellement ils répètent qu'« il y avait déjà une morale avant l'Église, du commerce avant l'État, des échanges avant la monnaie, des contrats sociaux avant Hobbes, de la providence avant les droits de l'homme, de la culture avant Babylone, une société avant la Grèce antique, des intérêts particuliers avant Adam Smith et de l'avidité avant le capitalisme. Tous ces aspects relèvent de la nature humaine, et cela, depuis le pléistocène des chasseurs et des cueilleurs⁴. »

Personne ne doute que l'origine de notre capacité morale remonte à l'époque animale. Reste à savoir de quelle façon notre morale s'est développée d'un point de vue biologique et culturel. De toute évidence, nos cerveaux ont eu à faire face à d'innombrables enjeux nouveaux au fil de l'évolution. Et plus ils s'affinaient, plus, semble-t-il, la question de la morale devenait difficile et complexe. De même que nous avons une tendance à la coopération, nous avons aussi une tendance à la méfiance et aux préjugés. Et de même que nous aspirons à la paix et à l'harmonie, nous sommes souvent submergés par l'agressivité et la haine.

La logique fluctuante de la morale dont les philosophes ont cherché l'origine depuis deux mille ans n'a pas été non plus révélée aux biologistes. Ils s'étaient un peu trop vite calés, dès le début, sur la notion d'« égoïsme ». Pour eux, le moteur supposé de notre vie sociale était la recherche d'avantages individuels. Et de même que l'égoïsme au sein du capitalisme devait finalement conduire au bien de tous, l'égoïsme au sein de la nature devait donner naissance au singe coopératif appelé « homme ». C'est une chose facile à comprendre. Et jusqu'à récemment, cela convenait parfaitement à l'esprit du temps. Mais l'image que de nombreux scientifiques des années 1980 et même 1990 se faisaient de l'homme s'est aujourd'hui estompée. Alors que nous étions, il y a quelques années encore, des égoïstes et de froids calculateurs, nous serions maintenant, à en croire de nombreux biologistes, psychologues et comportementalistes, des êtres plutôt

gentils et coopératifs. Et notre cerveau nous récompense par un sentiment de plaisir lorsque nous faisons le bien.

Même les points de vue sur l'influence que les gènes peuvent avoir sur notre comportement se sont modifiés du tout au tout au cours des dernières décennies. Mais les suppositions sur l'évolution de la culture humaine, si importantes soient-elles, restent toujours du domaine de la spéculation : qu'il s'agisse du développement de notre cerveau, de l'origine du langage articulé, du rapport entre sexualité et lien affectif, du début de la coopération et de l'altruisme entre humains, nous ne disposons jamais d'une assise stable.

La recherche menée sur notre part biologique est une source essentielle pour essayer de comprendre notre aptitude à être « bons ». Mais elle n'est qu'une source parmi d'autres. Pourquoi les animaux que nous sommes ont-ils des intentions aussi contradictoires, pourquoi pleurent-ils et éprouvent-ils une joie parfois sadique, pourquoi devraient-ils s'en tenir, dans leur évolution, à des théories mathématiques et des modèles précis sur leur nature et leur morale ? C'est justement l'utilisation irrationnelle de notre capacité à être raisonnables qui fait que nous sommes d'un genre très particulier : chacun de nous sent, pense et agit de façon différente.

Ce qui est rassemblé ici sur le thème de la morale se répartit, dans le monde universitaire, entre un grand nombre de matières et de disciplines : de la sociobiologie au fondement transcendantal de la morale, de l'empirisme anglais à l'analyse cognitive, d'Aristote à l'économie comportementale, de l'étude sur les primates à l'ethnologie, de l'anthropologie à la sociolinguistique et de la neurologie à la psychologie sociale.

La plupart des scientifiques qui officient dans ces disciplines vont rarement voir ce qui se passe ailleurs. Dans la pratique, la morale de l'individu est morcelée en écoles et pensées, en domaines spécialisés et départements d'études. De ce fait, il n'est pas aisé d'écrire un guide permettant de s'y retrouver dans la morale, et il est souvent très difficile de se frayer un chemin dans la jungle des différentes spécialités. En outre, certains aspects de la science, dignes d'être pris en compte, ne sont pas abordés et certaines sources d'une clarté pourtant limpide restent inutilisées.

La première partie de ce livre est consacrée à l'essence et aux règles fondamentales de notre comportement moral. L'homme est-il par nature bon, méchant – ou rien du tout ? Le travail qui permettrait de se faire une image réaliste de l'homme est loin d'être terminé. Je voudrais essayer de relier quelques idées de la philosophie anciennes, toujours très importantes, avec certains résultats très récents de la recherche. L'homme est-il, dans son for intérieur, poussé par l'égoïsme, l'avidité, l'instinct de puissance et des intérêts très personnels, comme on peut le lire et l'entendre un peu partout en période de crise financière (et pas seulement durant ces périodes, d'ailleurs) ? Et ces instincts, que l'on appelle souvent les « *animal spirits* », sont-ils mauvais et néfastes ? Ou bien y a-t-il chez l'homme une part noble, altruiste et bonne, comme aimait le penser Goethe ? Et si oui, quelle est-elle ? Et dans quelles conditions apparaît-elle ?

Les idées du bien initiées par Platon nous conduisent d'abord à des conceptions du monde d'une grande clarté. Des idées selon lesquelles l'homme pourrait être par nature bon ou mauvais. Quand on étudie les singes et les grands singes, on se rend compte à quel point le sens de la coopération est solidement ancré en nous. Mais aussi pourquoi nous nous comportons souvent de façon totalement imprévisible. Notre empathie a des racines biologiques, tout comme notre impression d'être traités comme nous ne le méritons pas. Être moral est un besoin humain parfaitement moral – ne serait-ce que parce que nous nous sentons généralement très bien de faire le bien, justement. Une vie immorale dont nous aurions pleinement conscience ne nous rendrait pas heureux à la longue. L'être humain est en effet le seul être vivant qui justifie ses actes face à lui-même. Et les moyens de cette justification sont appelés des « motifs ». L'univers de notre morale n'est donc pas fait de gènes ou d'intérêt mais de motifs.

Jusque-là, tout va bien. Mais alors pourquoi tant de choses vont de travers dans le monde si nous voulons presque toujours le bien ? Notre recherche de motifs, nos évaluations et nos justifications ne font pas pour autant de nous des animaux ou des individus meilleurs. Elles nous dotent en effet d'armes dangereuses que nous avons du mal à contrôler et que nous dirigeons autant contre nous que contre les autres. Pourquoi sinon sommes-nous presque toujours dans notre droit ? Pourquoi

avons-nous si rarement tort ? Comment arrivons-nous à repousser et à refouler nos bonnes intentions ?

La deuxième partie du livre se penche sur tous ces pièges : sur la différence entre la psychologie de notre exigence de soi et la psychologie de notre comportement au quotidien. Sur la contradiction entre le *programme* de la morale et sa *mise en œuvre*.

Notre dilemme n'est pas difficile à cerner : d'un côté, nous portons en nous l'héritage très ancien de nos instincts moraux. Et souvent, quand nous agissons dans notre monde moderne, ils nous montrent la bonne voie – mais pas toujours. D'un autre côté, la raison ne nous sauve pas forcément de ce dilemme. Plus le chemin est long entre nos instincts sociaux et notre pensée, entre notre façon de penser et notre façon d'agir, plus l'abîme est profond entre vouloir et faire. Ce fossé permet après coup les scrupules moraux : lorsque nous nous plaignons, nous désespérons et regrettons.

C'est sans doute ce qui explique pourquoi presque tous les individus que je connais se considèrent généralement comme des gens bien et pourquoi il y a malgré tout dans le monde autant d'injustice et de bassesse. Parce que nous sommes la seule espèce animale qui réussit à avoir de bonnes intentions tout en n'en tenant pas compte. Parce que nous parvenons à faire deux poids deux mesures, selon qu'il s'agit de nous ou des autres. Parce que nous avons toujours une bonne excuse. Parce que nous sommes toujours enclins à polir l'image que nous avons de nous-mêmes. Et parce que nous commençons très tôt à nous exercer à nous défaire de toute responsabilité.

Dans la troisième partie, nous tâcherons de savoir ce que nous pouvons apprendre de tout cela pour notre vie future au sein de la communauté. Si Bertolt Brecht – le grand sociologue parmi les poètes – a raison, la priorité, c'est « d'abord la bouffe et ensuite la morale ». En conséquence, dans des pays comme l'Allemagne où il y a abondance de nourriture, il devrait y avoir aussi abondance de morale. Nous vivons effectivement dans un pays très libéral, au sein d'une culture sans doute la plus libre et la plus tolérante de notre histoire. Et pourtant on se plaint, et souvent pas à tort, de la perte des valeurs. Les vertus et la morale publique rétrécissent comme peau de chagrin. L'Église, la patrie, l'attachement régional, la conception du monde, tous

ces anciens édifices de l'époque bourgeoise du début du siècle dernier, qui abritaient plus ou moins notre morale, commencent à se fissurer et à tomber en ruine. Qui s'en étonnera ? Un observateur venu d'un autre univers qui analyserait, ne serait-ce qu'une seule journée, la publicité à la télévision, à la radio, dans les journaux et sur Internet, ne trouverait guère d'indices laissant à penser que nous vivons dans une démocratie – un ordre social reposant sur la coopération, la solidarité et la cohésion. Ce qu'il retiendrait, ce serait la diffusion d'une propagande qui, à coups de milliard, ne fait que stimuler constamment l'égoïsme.

Je voudrais donner ici quelques pistes pour savoir ce que l'on pourrait améliorer du point de vue économique, social et politique. Il ne s'agit pas là d'idéologie bonne ou mauvaise. Il s'agit de savoir comment favoriser notre engagement pour les autres, à une époque où notre société est en jeu comme elle ne l'a jamais été, de faire des propositions pour modifier nos institutions sociales de telle sorte qu'elles favorisent ce qui est bien et enrayent ce qui est mauvais.

Je voudrais remercier toutes les personnes qui ont été les premières à lire cet ouvrage, qui m'ont donné des conseils et m'ont permis de l'améliorer. Le professeur Jens Krause de l'université Humboldt de Berlin a jeté sur ce livre le regard pertinent du biologiste. Le professeur Thomas Mussweiler de l'université de Cologne l'a analysé en tant que sociopsychologue. Le professeur Christoph Menke de l'université de Francfort-sur-le-Main l'a lu en tant que philosophe. Le professeur Hans Werner Ingensiep de l'université de Duisburg-Essen l'a expertisé en tant que biologiste et philosophe. Quant au professeur Achim Peters de l'université de Lübeck, il l'a considéré sous l'angle de la neurobiologie. Le professeur Jürg Helbling de l'université de Lucerne l'a vérifié en tant qu'ethnologue et anthropologue social. Leurs critiques et leurs conseils me furent très précieux. Je remercie Torsten Albig pour ses exposés sur la politique communale, Martin Möller et Hans-Jürgen Precht pour leurs remarques constructives. J'adresse un merci particulier à Matthieu, David et Juliette pour leurs lectures attentives, ainsi qu'à ma femme, Caroline, sans qui ce livre n'aurait jamais été ce qu'il est.

Je voudrais remercier enfin la compagnie des chemins de fer allemands, la Deutsche Bahn. Une grande partie de ce travail a été faite dans des trains bondés, des wagons-restaurants et des

carrés avec de turbulents vis-à-vis. Mais une partie plus grande encore a été faite alors que je traversais les paysages mélancoliques de la Moselle, au petit matin, sur une ligne secondaire pas du tout rentable, entre Cologne, Cochem, Wittlich, Wasserbillig et Luxembourg, en compagnie de frontaliers de toutes sortes et d'équipes de joueurs de quilles. Je remercie les innombrables conversations dont je fus le témoin involontaire. Elles n'ont cessé de me confirmer dans l'idée que l'essence de l'homme est souvent saisie de façon insuffisante par les philosophes. Et je remercie le garçon de café anonyme qui a souvent partagé avec moi les premières heures de la journée et dont les maximes et les réflexions ont souvent accompagné mon travail. Puisse l'électeur allemand continuer à empêcher avec succès, et pas seulement dans mon intérêt, l'entrée en Bourse de la Deutsche Bahn.

Ville de Luxembourg, août 2010
Richard David Precht

LE BIEN ET LE MAL

Le talk-show de Platon

Qu'est-ce que le bien ?

Il est facile de s'accorder sur la définition du talk-show. C'est un débat diffusé à la radio ou à la télévision. Un journaliste réunit un certain nombre d'invités sur un plateau, il pose des questions et lance un débat où tous les participants sont partie prenante.

Les choses sont claires. Mais qui en fut l'inventeur ? À en croire Wikipédia, le talk-show vient des États-Unis. Il aurait été inventé dans les années 1950 et serait arrivé en Europe dans les années 1970. Or le véritable inventeur du talk-show est en réalité Platon.

Quatre siècles environ av. J.-C., ce philosophe grec élabore un concept de discussions portant sur les grandes questions de ce monde : Comment vivre ? Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que le bien ? À quoi sert l'art ? Pourquoi les femmes et les hommes ne peuvent-ils s'accorder ?

Si le producteur de ce show s'appelle Platon, le meneur de jeu s'appelle Socrate. C'est un professionnel qui connaît toutes les ficelles du métier. Sans forcer, il mène la danse, fait rebondir le débat et pose parfois des questions pièges. Il met presque toujours les autres au tapis grâce à sa rhétorique. Les invités ont beau être sûrs de leurs positions au début de la discussion, ils sont obligés de se rendre à l'évidence et d'admettre à la fin que Socrate est chaque fois le plus fort. Plus ou moins convaincus, ils se rangent alors à son avis. Pourtant les trois ou quatre invités sont tous des gens qui excellent dans leur domaine, des experts en politique, des poètes, des prophètes et des pédagogues – des professionnels de l'administration, de la stratégie,

de la rhétorique ou des arts. Le décor peut varier. Parfois les invités se retrouvent dans la villa d'une sommité, parfois ils font une promenade dans les environs d'Athènes, parfois ils se réunissent le soir autour d'un bon repas. Et parfois même ils se retrouvent dans une prison. Les décors paraissent aussi authentiques que les invités eux-mêmes. Le problème, c'est que tout est arrangé d'avance et soigneusement mis en scène. Et comme le producteur ne dispose pas encore des moyens modernes de diffusion, il a simplement recours au papier.

Quoi qu'il en soit, Platon est le premier penseur d'Occident à ne pas éluder les conflits d'idées et d'opinions, et au contraire à les soumettre volontairement à la discussion. Presque tout ce qui nous est parvenu des écrits de Platon se rapporte à ce genre de discussions et même de polémiques. Mais quel est le but de cette opération ? Et qui est ce fameux Platon ?

On pourrait dire qu'il est né avec une cuillère d'argent dans la bouche¹. Sa famille est aussi riche qu'influente. Mais les perspectives de jouir d'une vie tranquille ne sont pas très élevées, à l'époque. Les temps sont trop incertains. Lorsque Platon vient au monde, en 428 av. J.-C., Périclès, la superstar du monde politique à Athènes, vient de mourir. C'est un tournant dans l'histoire. La guerre contre Sparte commence et elle va être aussi longue que sanglante. Athènes finira par succomber.

Mais, pour Platon, tout va bien. Alors que les armées athéniennes se font massacrer en Sicile, que les soldats de Sparte rôdent autour d'Athènes, que la démocratie est remplacée dans la cité par une élite économique, que la flotte est envoyée par le fond et que la démocratie finit même par périr, il reçoit une éducation exceptionnelle. On est en droit de supposer qu'il a envie de réussir dans la vie et de faire ainsi honneur à sa famille.

En revanche, dans la cité d'Athènes, c'est l'anarchie. Le désordre s'installe. Une vie humaine ne vaut pas grand-chose. Or, un jour, Platon rencontre dans la rue un personnage peu commun, un vagabond sans argent, une sorte de SDF d'une intelligence extraordinaire. Les jeunes intellectuels de l'époque sont aussitôt fascinés. Ce marginal a bien sûr, de façon logique, renoncé à tout bien et à toute richesse. C'est un révolutionnaire qui, armé de sa seule rhétorique, peut faire des dégâts immenses, un homme qui n'hésite pas à s'attaquer aux puissants et à les tourner en

dérision. Il n'a pas son pareil pour démystifier leur prétendue sagesse. Son nom : Socrate.

Des centaines d'histoires tournent autour de la figure de Socrate. Mais nous ne savons presque rien sur ce qu'il était en réalité. Comme Jésus-Christ, c'est avant tout un personnage de légende. De même que nous ne possédons aucun écrit de Jésus, nous n'avons rien non plus de la plume même de Socrate. Tout ce que nous savons, nous le tenons des rares écrits de ses adversaires et des éloges copieux de ses disciples et admirateurs. Comme pour Jésus, tout laisse à penser que Socrate a bel et bien existé. Il a exercé une influence durable sur une poignée de fans, le plus enthousiaste d'entre eux étant Platon. Si le jeune homme de vingt ans ne s'était pas lié à ce vieil homme, qui sait ce qui serait resté de ce dernier ? Platon est l'évangéliste de Socrate. Il en fait la superstar du monde antique, un génie universel de la logique et de la raison. Socrate sait ce qui fait l'unité intime de l'homme. Il est le seul à connaître la formule universelle.

La rencontre avec Socrate marque profondément Platon, qui ne tarde pas à renoncer à toute ambition politique. Il ne veut plus « devenir quelqu'un » ou du moins pas quelqu'un qui compte au regard de la société. Socrate ouvre les yeux du jeune homme et lui montre le mensonge et la corruption qui sévissent dans la société, la fausseté et l'avidité des puissants. La meilleure démocratie perd toute valeur lorsque le système politique dans son entier est pourri et n'est plus composé que de cliques égoïstes, de coteries, avec leur cortège de privilèges et d'arbitraire.

Mais en 399 av. J.-C., semble-t-il, les dirigeants d'Athènes en ont plus qu'assez. Ils traînent Socrate devant un tribunal et lui font un procès. La condamnation à mort est vite prononcée, le délit est manifeste. Il est dit que Socrate « corrompt la jeunesse », reproche tout à fait justifié du point de vue des oligarques en place. Quatre cent trente ans plus tard, les autorités judéo-romaines de Jérusalem vont condamner à mort le prédicateur nommé Jésus pour des motifs semblables : ingratitude envers son propre pays. Dans les deux cas, ces procès, surtout le dernier, prouvent que ces hommes ont réellement existé. Et tous deux, Socrate comme Jésus, sont les ancêtres de la culture occidentale.

La mort de Socrate ne met pas un frein à cette évolution. Elle ne fait que créer un martyr. L'heure de Platon a sonné. Il poursuit le projet de son maître avec de tout autres moyens

financiers. Douze ans après la mort de Socrate, il achète un terrain et y ouvre une école : l'Académie. Cette institution est sans précédent. Sans qu'ils aient à déboursier le moindre argent, de jeunes gens peuvent vivre plusieurs années dans une sorte de « commune philosophique ». Le programme englobe des matières aussi différentes que les mathématiques, l'astronomie, la zoologie, la botanique, la logique, la rhétorique, la politique et l'éthique. L'ambition de Platon est de former des hommes d'une très grande culture. Ils sont appelés à rendre le monde meilleur. Ils doivent être des intellectuels subtils et des cadres politiques libérés de tout intérêt personnel. Une Armée du Salut philosophique pour une société malade. Et effectivement de nombreux diplômés vont partir aux quatre coins du monde comme missionnaires du savoir et conseillers des puissants.

La condition la plus importante pour accomplir ce travail, c'est de connaître ce qu'est une vie bonne. C'est la question essentielle et elle intéresse Platon bien au-delà des autres. Toute la pensée diffusée dans cette Académie est orientée vers un seul but : savoir discerner le bien et le vivre. C'est uniquement pour cette raison que les gens de l'Académie interrogent les mythes traditionnels et les conventions héritées du passé, critiquent les fausses vérités et les faux projets de vie. Pour Platon, les philosophes sont des personnes qui aident à résoudre des crises, des gens qui cherchent les déficits du sens. Le besoin de tels hommes – les femmes ne jouent aucun rôle dans l'univers de Platon – est grand. Le déclin de la morale publique et privée, les troubles guerriers et la détresse générale exigent un nouvel ordre des choses, une révolution des âmes.

Qu'est-ce donc qu'une vie bonne, une vie meilleure ? Quelle essence morale doit guérir Athènes ? Les premiers écrits de Platon montrent avec quelle verve et quel acharnement on a discuté et on s'est disputé sur cette question². On cherche de partout. La société est en mauvaise posture. Sur les places publiques de la cité, dans les forums et dans les sphères privées, de jeunes gens s'affrontent à coups de rhétorique.

On va peut-être trouver cela étonnant. Il faut dire que la question n'est plus très moderne. Et le « bien » nous semble beaucoup plus abstrait qu'il ne l'était pour les anciens Grecs. Mais, même en Allemagne, il n'y a pas si longtemps encore, de jeunes gens discutaient activement de cette question. Du milieu des

années 1960 au milieu des années 1970, la sphère privée semblait relever du politique pour de nombreux intellectuels. Et même le mouvement écologiste du début des années 1980 posait le changement radical de vie comme une exigence personnelle et sociale. Mais l'augmentation du niveau de vie et l'accroissement du bien-être dans les années 1980 et 1990 firent s'estomper peu à peu toutes ces discussions autour d'une vie alternative, d'une économie alternative et de valeurs alternatives.

La question de savoir ce qu'est une vie bonne se pose en général dans les périodes de crise. À l'époque de Platon, l'enjeu était global. Comparée à elle, notre époque actuelle apparaît, même en dépit de la crise économique, tranquille et inoffensive. Jamais auparavant l'Occident n'avait connu une telle floraison des arts et un tel ouragan d'idées novatrices. Mais cette superpuissance est sur le point de s'effondrer.

La recette de Platon contre cette chute, c'est la purification. Il pense que les gens devraient apprendre à être de nouveau en accord avec eux-mêmes. Au lieu de poser des exigences envers l'État et la communauté, ils devraient commencer par s'occuper d'eux-mêmes. En effet, selon lui, seul un individu vertueux peut être aussi un bon citoyen.

Voilà pour l'idée. Mais les problèmes posés par un tel programme sont immenses. Platon lui-même sait bien que les individus réels ne vivent pas dans un monde idéal, qu'il soit extérieur ou intérieur. À l'extérieur, ce sont les aléas de la vie, les influences diverses, le hasard et le destin qui déterminent largement notre comportement. Mais, même d'un point de vue intérieur, la plupart des gens ne sont pas à l'abri des tempêtes. Leurs peurs et leurs soucis, leurs penchants et leurs envies, leurs besoins et leurs désirs les ballottent d'un côté et de l'autre.

Comment, dans ces conditions, acquérir une conscience de soi positive ? Comment gérer une vie bonne et moralement salubre ? Pour clarifier ces questions, Platon met en scène des talk-shows soigneusement rédigés. Avec son partenaire Socrate, un alter ego de l'auteur, il conduit le lecteur dans le labyrinthe des points de vue et des arguments. Pour Platon, c'est là un jeu merveilleux. Il est à la fois metteur en scène et animateur. Et, à la fin, c'est toujours la banque qui gagne dans ce casino des idées, donc Socrate et Platon. Il n'existe que de rares cas où la décision est reportée. Platon parvient de cette façon à aller chercher le lecteur

là où normalement celui-ci s'arrête. Peu à peu il thématise toutes les attitudes possibles face à la vie et fait jouer les avantages contre les inconvénients. Ce qui était flou est clarifié, et les contradictions sont mises au jour. À la fin, le grain se trouve séparé de l'ivraie, et l'ordre règne dans la multiplicité. Ceux qui discutent avec Socrate apprennent ainsi à se libérer de leurs idées fausses et à voir à quoi pourrait ressembler une vie à la fois bonne et juste pour tout le monde.

Le talk-show de Platon est assurément un succès. Mais on se demande toujours quel était en fait le public visé. Le lecteur cultivé savait pertinemment que ce Socrate n'était pas le vrai Socrate. Tout le monde savait en effet qu'il était déjà mort. Mais alors pourquoi Platon éprouve-t-il le besoin de se cacher derrière Socrate ? Il est possible que les premiers dialogues aient été effectivement inspirés par d'authentiques réflexions du Socrate historique. En ce qui concerne le public, il est manifeste que ces talk-shows devaient servir à instruire le peuple – mais quel peuple ? Pour une grande majorité, ces dialogues étaient difficilement compréhensibles. Il est vraisemblable que seul un très petit nombre de gens a lu ces écrits. Ou alors ils les écoutaient, comme dans un vrai talk-show, lorsqu'ils étaient lus, avec peut-être même des rôles attribués comme dans une pièce de théâtre.

Et quelle était la morale de ces textes ? Même si elles sont plaisantes et parfois pleines d'humour, les idées de Platon sont très autoritaires. Socrate enjoint ceux qui discutent avec lui à passer leur vie au crible et à presque tout changer. Chacun doit vivre comme si le philosophe était toujours en train de regarder par-dessus son épaule. Mais l'idéal serait que chacun devienne lui-même un philosophe plein de sagesse. Car, pour Platon, c'est là l'objectif ultime de l'éducation de l'homme. Une idée assez singulière, du reste. Qui, en effet, a le temps et l'envie de parvenir à ce stade ? Si chacun suivait les conseils de Platon, il ne fait guère de doute que tout le système économique s'effondrerait. Il ne faut pas se faire d'illusions : l'idée que tous les hommes puissent enfin devenir des philosophes ne pouvait se réaliser qu'à une époque où la plupart des travaux étaient faits par les femmes et les esclaves.

Il ne faut pas oublier non plus que la recherche de la vérité peut avoir quelque chose d'ennuyeux quand quelqu'un – à savoir Platon – connaît déjà cette vérité et sait tout mieux que tout le

monde. C'est toujours le même problème avec les illuminés, qu'il s'agisse de Platon ou de Bouddha, de Baghwan ou du dalaï-lama. Mais manifestement il y a toujours des gens en quête de vérité qui, même de nos jours, ne sont pas du tout lassés de jouer au lièvre et à la tortue sur le chemin du sacré et qui ne prennent pas ombrage d'être toujours distancés.

Dans cette perspective, la philosophie de Platon a un petit côté « ésotérique ». Et cette impression est encore renforcée par le fait que l'élève de Socrate exige effectivement de ses disciples et de ses lecteurs des décisions claires : ils doivent s'engager à être bons et renoncer à toutes les autres séductions. Ils ont un long chemin à parcourir sous la férule de Platon.

Mais à quoi ressemble ce chemin ? La pomme de discorde déjà largement connue dans la Grèce antique était de savoir quelle place donner aux plaisirs des sens. Rendent-ils la vie bonne ? Ou au contraire sont-ils une entrave à une vie bonne ? Pour Platon aussi, cette question est au cœur du débat. Raison ou plaisir : qu'est-ce qui rend finalement le plus heureux à long terme ? La réponse à cette question est assez vite donnée : les plaisirs fugitifs engendrés par le désir pèsent peu de poids comparés à la satisfaction durable apportée par une vie bonne et intègre. À en croire Platon, le corps, avec ses pulsions et ses besoins, n'est qu'un obstacle dans la quête du bonheur. Il ne cesse de nous induire en tentation et de nous entraîner sur de fausses pistes. Seul celui qui est capable de s'en libérer peut devenir libre. Une vie vraiment heureuse – Platon parle ici d'*eudaimonia* – nous libère de la tentation de juger la vie selon ce qui fait plaisir ou ne fait pas plaisir. Qui agit ainsi reste toute sa vie à un stade pubertaire par rapport à sa maturité intellectuelle. Or le vrai philosophe est toujours au-dessus de ses besoins sensuels.

Comme tous les plaisirs des sens sont limités dans le temps et comme tout bonheur sensuel peut facilement virer en son contraire, Platon opte pour une forme de vie comportant une assurance tous risques : mieux vaut éviter les souffrances que rechercher les plaisirs. Les conséquences pour l'histoire culturelle européenne sont énormes. Lorsque la philosophie de Platon est réanimée au Moyen Âge, son idéal ascétique et hostile au corps inspire de façon dévastatrice tout le christianisme avant de retourner, après ce détour, dans le giron de la philosophie. Même la philosophie des Lumières, pourtant assez hostile à la religion,

va s'enivrer de ce breuvage pasteurisé : la finalité de la vie est de surmonter autant que faire se peut la sensualité primitive.

L'honnêteté nous oblige à dire que, dans certains passages de ses dialogues, Platon lutte manifestement durement avec lui-même pour savoir s'il doit vraiment en rester à ces propos radicaux³. Mais l'essentiel ne peut être nié : le principe de plaisir n'est pas durable. C'est ainsi que chez Platon le plaisir est victime de la péréquation qui prend en compte ses risques et ses effets secondaires.

La réponse de Platon à la question essentielle est donc celle-ci : aussi peu de jouissance que possible ! Quand on aime la vérité et le bien, on ne se laisse pas induire en erreur par ses bas instincts. Ce n'est ni la sexualité, ni l'argent, ni la bonne chère qui rendent heureux à la longue mais, au contraire, un style de vie empreint de continence et de philosophie. Tout le reste est sans importance. Et celui qui mesure sa vie à l'aune du plaisir et du déplaisir choisit un mauvais étalon.

Mais quel est le bon étalon ? Prendre la mesure de sa vie est un art difficile. Autant la critique de Platon est claire quand il s'agit de dire que l'on prend mal la mesure de sa vie, autant il a du mal à nous donner un meilleur étalon. On pourrait facilement dire que l'étalon pourrait être le savoir et la connaissance. Mais mesurer la vie à l'aune de la vérité rend-il vraiment heureux ? Même si les joies de la connaissance sont parfois immenses, elles ne sont pas durables. Combien de connaissances débilés peuvent me saboter une journée ? Et est-ce que la résolution astucieuse d'une intégrale est vraiment plus satisfaisante à long terme qu'une folle nuit d'amour ?

Mais surtout, même s'il devait être exact que rien ne satisfait mieux la vie que le savoir et la connaissance, n'est-on pas obligé de reconnaître en même temps qu'apprendre est une chose qui « donne du plaisir » ? Le plaisir et la connaissance vont donc ensemble, sinon on ne pourrait pas expliquer pourquoi une vie orientée vers le savoir et la vérité peut rendre heureux. Éliminer totalement le plaisir n'est donc pas une solution. Mais Platon est malin et il avait déjà réfléchi à cette objection. « Il est évident, dit-il, que l'homme a besoin de plaisir pour être heureux. » La question est seulement de savoir : un plaisir de quelle qualité ?

Pour Platon, le plaisir n'est pas le critère décisif. Il ressemble plutôt à une récompense qui arrive après coup. Mais voilà que

resurgit alors la question du critère effectivement valable. Pour répondre à cette question, Platon en arrive à son sujet principal : la mesure de toute chose est le « bien » ! Ce que Platon exige de ses élèves, c'est de reconnaître une hiérarchie bien claire : tout ce que nous voulons ou faisons doit être subordonné à la recherche du bien. Seul un homme bon peut être un homme vraiment heureux. Ne reste alors plus qu'à résoudre la question la plus difficile de toutes : qu'est-ce que le bien ?

On peut se faciliter la tâche et prendre le chemin inverse en se demandant ce qui est mal en s'inspirant librement de Wilhelm Busch : « Le bien, la chose est certaine, est le mal dont on s'abstient. » Mais Wilhelm Busch a-t-il raison ?

Pendant que j'écris ce chapitre, on ne parle dans les médias que de cet homme qui, dans une station de métro à Munich, a été frappé à mort par des inconnus parce qu'il avait voulu porter secours à deux étudiants qui se trouvaient là. Qui pourrait prétendre que cet acte de courage n'est pas « bien » ? Garder les mains dans ses poches et s'éclipser discrètement pour ne pas intervenir aurait été moins bien. La non-assistance à personne en danger est certes « le bien dont on s'abstient », mais, d'après le critère de Busch, il n'y aurait là rien de mal. S'abstenir de faire le mal n'est donc pas toujours suffisant.

Le passage le plus célèbre concernant le bien se trouve dans *Politeia*, l'œuvre maîtresse de Platon traduite sous le titre : *La République*⁴. Il y est dit que le bien est une chose très particulière, la plus grande et la plus formidable du monde. Bien que ce soit un peu flou, on voit quand même ce qu'il veut dire : le bien est beaucoup plus que le plaisir et davantage même que le savoir. Mais comment cerner la chose de façon précise ?

La réponse est : impossible ! Au lieu de donner une définition positive du bien, Platon fait raconter par Socrate une analogie qui est sans doute la plus célèbre de toute l'histoire de la philosophie : « l'analogie du soleil⁵ ». Regardez ce magnifique soleil ! Il donne à la fois de la lumière et de la chaleur. Seul le soleil nous permet de voir et de distinguer les choses. En outre, il fait grandir et pousser tout ce qui est sur terre. N'en est-il pas de même avec le bien ? Il inspire et éclaire notre pensée et nous rapproche de la vérité. Et plus notre connaissance augmente, mieux nous percevons les choses. Notre esprit aiguisé donne leur contour aux choses qui nous entourent et les fait ainsi exister.

De même que le soleil qui surplombe toutes les choses de sa lumière anime tout ce qui existe, le bien – qui lui aussi est situé au-dessus de tout – anime notre existence humaine. Autrement dit : de même que le soleil donne la vie, le bien donne à notre existence son sens et sa valeur.

Telle est l'analogie du soleil racontée par Platon, une image aussi jolie que célèbre. Mais pourquoi recourir à une image ? Pourquoi une conscience aussi pertinente et froide que celle de Platon, qui excelle à analyser l'esprit humain, recourt-elle à une allégorie dans un passage aussi crucial de son œuvre ? Cette comparaison n'est, au fond, qu'une affirmation. Certes il ne fait aucun doute aujourd'hui que c'est bien le soleil qui rend possible la vie sur terre. Mais qui nous dit qu'il existe effectivement un bien possédant des qualités comparables à celles du soleil ? Où est la preuve ?

D'ailleurs, même les interlocuteurs de Socrate ne sont pas vraiment convaincus. Cette image n'est pas satisfaisante. Et notre infailible gourou est obligé de remettre à plus tard l'éclairage qu'il porte sur le bien : « Mes chers amis, nous allons laisser pour aujourd'hui ce que peut être le bien...⁶ » Que s'est-il passé ? Platon manquait-il à ce point d'assurance pour apporter une réponse à la question du bien ? Ou bien était-ce une tactique de laisser le bien dans l'ombre en dépit de la comparaison avec le soleil ? Les spécialistes de Platon ne sont pas tous d'accord à ce propos. Même un texte se rapportant aux enseignements tardifs de Platon ne semble pas résoudre ce problème. Dans cet écrit en effet, Platon assimile le bien à l'« unique » – donc à Dieu. Vue sous cet angle, l'image pourrait fonctionner : la même force qui, avec le soleil, s'infiltre partout dans la nature s'infiltre, avec le bien, dans notre existence. C'est d'ailleurs ce trait que reprennent les premiers penseurs chrétiens pour définir Dieu à la fois comme le vrai et le bien : « Je suis la lumière, la vérité et la vie ! » Mais, pour être exact, il convient d'ajouter que « l'enseignement non écrit » des leçons de Platon dans son Académie ne vient pas du maître lui-même. Dire que Platon assimile effectivement le « bien » à l'« unique » relève de la pure spéculation⁷.

Mais, en tout cas, un fait reste inchangé : le bien ne peut être dit. La « plus grande idée », comme dit Platon en parlant du bien, reste une feuille vierge. Et c'est ainsi que les dialogues tournent autour d'une grande inconnue. Dans un passage, Platon

décrit le bien comme la nourriture indispensable au « plumage de l'âme⁸ » – image splendide ! Mais, comme toute image splendide, elle est un peu trop chatoyante. On pourrait en déduire que, sans le bien, l'homme ne serait qu'une pauvre poule déplumée. Il faudra attendre Aristote, l'élève le plus doué de Platon et le plus grand naturaliste de son temps, pour obtenir une définition zoologiquement plus précise du plumage de l'âme. Nous y reviendrons.

Le plus grand mérite de Platon est d'avoir dévoilé la morale arrogante et pervertie de nombre de ses contemporains. La « morale des seigneurs », avec, comme corollaire, le « droit du plus fort », n'a pas résisté à son examen. Il a forcé les compagnons de Socrate à se *justifier* dans toutes leurs prises de position et toutes leurs actions. Mais que proposait-il lui-même ? Pour Platon, le bien est finalement une essence inexpliquée qui, « en partant d'en haut », infiltre notre vie ; une grandeur supérieure, plus haute que l'existence humaine. Le bien existerait donc, même si les individus n'existaient pas. Il est invisible, incompréhensible, mais il ne fait aucun doute qu'il existe de façon objective. Le bien dépend aussi peu de mon opinion personnelle que de mon avis sur le soleil ou un radis qui manque de sel. La tâche qu'il s'agit d'effectuer est celle-ci : comment apprendre à reconnaître le bien pour pouvoir mener une vie qui soit bonne ? Si j'y arrive en effet, si je porte en moi le bien comme une boussole morale, je peux devenir un modèle pour tous les autres et devenir le « prince des philosophes ».

Pour Platon, le but suprême est de devenir un individu sachant toujours ce qu'il doit faire, appréciant toutes les situations selon un étalon moral adapté et faisant des choix avec une assurance de somnambule.

Ma foi ! Si seulement les choses étaient aussi simples... N'est-ce pas un peu trop beau pour être vrai ? Ou, au contraire, trop ennuyeux ? Quoi qu'il en soit, la question qui s'impose est de se demander si une telle vie est possible.

- *Rivaux de la vertu*. Le bien contre le bien